

2019

48^E ANNÉE
REVUE TRIMESTRIELLE
2^E TRIMESTRE

septentrion **2**

arts, lettres et culture de flandre et des pays-bas



| | | | |
|----|--|----|--|
| 3 | EN LIGNE, PAPIER, EUROPE ET OLDENBARNEVELT Luc Devoldere | 62 | FOUGUE Bregje Hofstede <i>Extraits traduits du néerlandais par Noëlle Michel</i> |
| 5 | «J'AI PEUR DE L'ACCIDENT» : EN ROUTE POUR LA LUNE AVEC EDDY MERCKX Rik Vanwalleghem | | ACTUALITÉS |
| 11 | LE PARTI DE L'ÉTRANGER. L'IMAGE DU «RÉFUGIÉ» DANS LA LITTÉRATURE NÉERLANDOPHONE D'AUJOURD'HUI Dirk Leyman | 69 | UN «BEAU GESTE» : LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES SÉLECTIONNE UN DUO FLAMAND POUR LA BIENNALE DE VENISE Eric Bracke |
| 19 | UN BRAVE GARS Elvis Peeters <i>Extrait traduit du néerlandais par Christian Marcipont</i> | 71 | UN ÉTAT DÉCAPITÉ ! LA CHUTE POLITIQUE DE JOHAN VAN OLDENBARNEVELT, AVOCAT DES ÉTATS DE HOLLANDE Frank de Hoog |
| 20 | UNE MAIN ENSANGLANTÉE Tommy Wieringa <i>Extrait traduit du néerlandais par Ghislaine van Drummen</i> | 73 | L'«AUTOMNE DU MOYEN ÂGE» DE JOHAN HUIZINGA A CENT ANS Élodie Lecuppre-Desjardin |
| 22 | LES DEMANDEURS D'ASILE DÉTESTENT LE DIMANCHE Rodaan Al Galidi <i>Extrait traduit du néerlandais par Ghislaine van Drummen</i> | 76 | DES CACTUS ET DES LIVRES : CEES NOOTEBOOM Véronique Bergen |
| 25 | AU CARREFOUR DE L'IMPERFECTION ET DE LA PERFECTION. LES CRÉATIONS DE MAARTEN BAAS, DESIGNER DE HAUT VOL Kurt Vanbelleghem | 77 | LES PAYS-BAS À L'HONNEUR AU MARCHÉ DE LA POÉSIE À PARIS Pierre Monastier |
| 31 | HUMAINEMENT RECONNAISSABLE ET MYSTÉRIeux PAR MANIPULATION. CONTINUONS À REGARDER PIETER BRUEGEL Jeroen Olyslaegers | 79 | DONNER UNE DIMENSION UNIVERSELLE À LA THÉMATIQUE DE LA SHOAH. MARGA MINCO, PRIX P.C. HOOFT 2019 Dorian Cumps |
| 39 | DANS LES BRUMES. LE QUARTIER DES MARINS À ANVERS Jan Baetens | 82 | L'ÉCRITURE COMMESNIPEr : LES «DÉCOMBRES FLAMBOYANTS» DE TOM LANOYE Véronique Bergen |
| 45 | LE DERNIER CRU. POÈMES CHOISIS PAR JOZEF DELEU Henk Ester - Atte Jongstra - Peter Holvoet-Hanssen - Désanne van Brederode - Maria Barnas - Dominique De Groen <i>Poèmes traduits du néerlandais par Kim Andringa, Frans De Haes et Hans Hoebeke</i> | 83 | L'ÉGYPTE FANTASMÉE DE LOUIS COUPERUS Pierre Monastier |
| 55 | LE MUSÉE-COMPROMIS. L' «AFRICAMUSEUM» À TERVUREN, UNE DÉCOLONISATION RÉUSSIE ? Kiza Magendane | 85 | UNE BOULIMIE FÉBRILE : LE PAYSAGE DES POLYPHONISTES Rudy Tambuyser |
| | | 87 | ETIENNE VERMEERSCH (1934-2019), APÔTRE FLAMAND DE L'ESPRIT DES LUMIÈRES Tinneke Beeckman |
| | | 89 | UN TANGO QUI A DE L'ALLURE : LE NOUVEAU CENTRE NÉERLANDAIS À PARIS Hans Vanacker |
| | | 92 | ACTUELLES Hans Vanacker |

SOMMAIRE



REVUE ÉDITÉE PAR L'INSTITUTION CULTURELLE
FLAMANDO-NÉERLANDAISE
«ONS ERFDEEL VZW»

JUIN 2019

48^E ANNÉE
REVUE TRIMESTRIELLE
2^E TRIMESTRE

septentrion **2**

arts, lettres et culture de flandre et des pays-bas



La «Holland House» de Londres, le 23 octobre 1940.

En ligne, papier, Europe et Oldenbarnevelt

Commençons par des nouvelles de notre maison. Le 1^{er} avril 2019, nous avons lancé sur la toile trois sites qui vous informent sur l'art, la langue, la littérature, l'histoire et la société des Plats Pays. En trois langues, le français, le néerlandais et l'anglais, nous tendons la main aux lecteurs qui, dans le monde et dans notre Europe, s'intéressent aux Plats Pays. Nous nous faisons forts d'attirer par ces plateformes un public plus large, plus diversifié, plus jeune. N'hésitez pas à les consulter, surtout www.les-plats-pays.com, et à nous faire part de vos remarques.

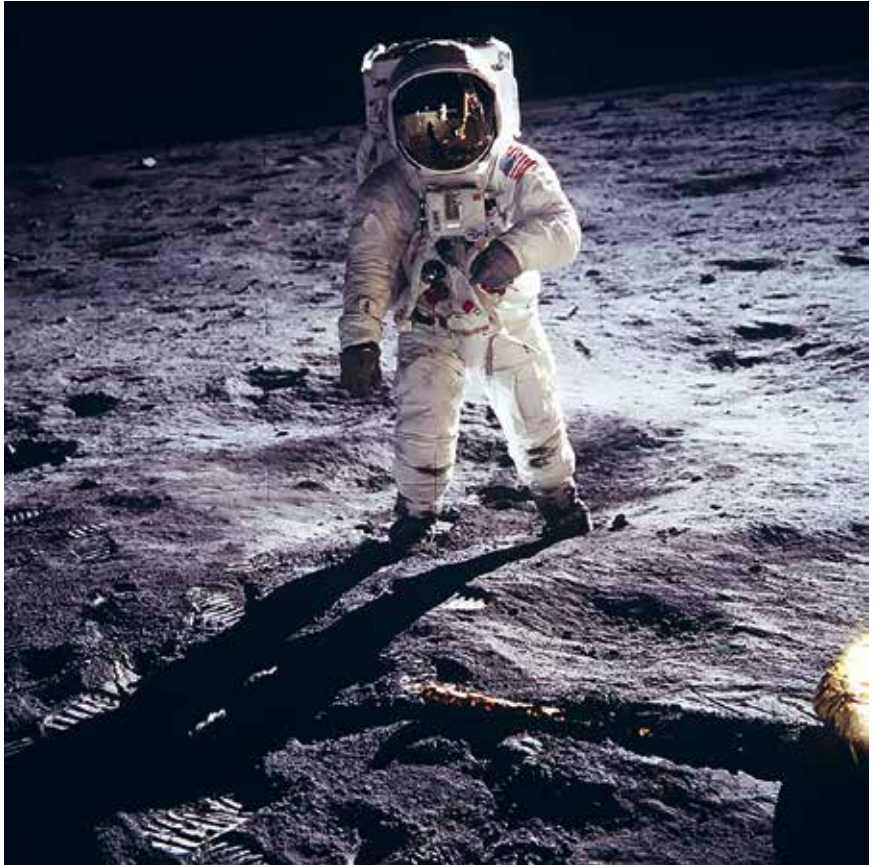
Parallèlement à cette offre numérique, nous poursuivons l'édition papier de *Septentrion*. Parce que nous croyons au support imprimé, à la complémentarité entre papier et en ligne et à la pollinisation croisée entre les deux.

Revenons à notre Europe. Parlons-en, de cette Europe qui est la nôtre. Non pas de celle pour laquelle nous venons de voter, mais de l'horizon mental qui existe aussi longtemps qu'on ne le met pas en évidence. L'Europe existe si on ne la nomme pas, et, si on la nomme quand même, c'est sans réussir à aller plus loin qu'une addition de langues et d'histoires, de traditions et de rituels, du meilleur et du pire: les cathédrales et Auschwitz, Mozart et l'Inquisition, Robespierre et la poétesse flamande du Moyen Âge Hadewijch. Récemment, l'écrivain flamand Koen Peeters nous suggérait de bavarder avec un habitant de chaque pays européen et de lui poser les questions suivantes: «Quand votre pays a-t-il pleuré pour la dernière fois?» «Tout le monde s'y parle-t-il encore?» «Racontez-nous ce que votre pays a un jour volé.» «Quel est le mensonge le plus grave jamais proféré par votre pays?» Ce conseil est l'un des plus sensés que j'aie entendus sur l'«unification européenne».

C'est au sein de cette Europe qu'il nous faudra avancer. Admettre les pertes, sans pour autant porter le deuil. Résister sans durcir le ton. Peut-être nous inspirer de Johan van Oldenbarnevelt, avocat des États de Hollande, qui dirigea de manière pragmatique et tout en finesse la République néerlandaise en gestation. Il savait que le sens de la nuance et la circonspection dans les propos pouvaient désamorcer une violence toujours latente. Que des atermoiements ou reports, parfois, préservaient la stabilité. Coupable de rupture d'allégeance envers la nation, Oldenbarnevelt fut décapité en 1619 à l'instigation de Maurice, fils de Guillaume d'Orange, stathouder et stratège militaire. Le pays pleura.

Luc Devoldere

Rédacteur en chef.



Buzz Aldrin, le deuxième homme à mettre pied sur la lune. Sa visière reflète Neil Armstrong

© NASA.

«J'ai peur de l'accident»

EN ROUTE POUR LA LUNE AVEC EDDY MERCKX

SAUF EXCEPTION, TOUT BELGE ALORS DE CE MONDE SE SOUVIENT DE L'ATMOSPHÈRE QUI RÉGNAIT LES 20 ET 21 JUILLET 1969, IL Y A PRÈS DE CINQUANTE ANS. EN L'ESPACE DE QUELQUES HEURES, L'HISTOIRE A ÉTÉ ÉCRITE À DEUX REPRISES. EDDY MERCKX REMPORTE SON PREMIER TOUR DE FRANCE ET, UN PEU PLUS TARD, L'HOMME MIT PIED SUR LA LUNE. LE PARALLÉLISME ENTRE LES DEUX MISSIONS EST REMARQUABLE.

5

Le rêve

Dans les années 60 du siècle dernier existait une foi inébranlable dans le progrès sans limites. Un homme sur la lune? Ça devait pouvoir se faire. La probabilité d'y parvenir était alors estimée supérieure, en Belgique et au-delà, à la possibilité pour un Belge de jamais encore gagner le Tour de France.

Quand c'en fut fini du mythe selon lequel l'homme, jamais, ne pourrait échapper à l'attraction terrestre, l'humanité devint obsédée par la lune. Le président Kennedy trancha définitivement la question quand, le 25 mai 1961, il lança le programme spatial d'exploration de la lune *Apollo*.

Le même mois, un certain Eddy Merckx, alors âgé de seize ans et demeurant à Woluwe-Saint-Pierre, commune située dans la Région de Bruxelles-Capitale, décida de devenir coureur cycliste. Son grand rêve était d'être un jour vainqueur du Tour de France.

Le 17 juillet 1961, Merckx dispute sa première compétition officielle chez les jeunes. Trois ans plus tard, à Sallanches, il devient champion du monde chez les amateurs. En 1965 il effectue ses débuts professionnels dans l'équipe *Solo-Superia* et impose tout de suite son empreinte. Lors de sa première participation au Giro en 1968, il laisse tout le monde sur place dans la haute montagne. Le rêve du Tour commence à prendre forme.

De 1903 à 1939, douze des trente-trois éditions du Tour furent gagnées par un Belge, Sylvère Maes étant le dernier de la liste. Mais après la Seconde Guerre mondiale, ce fut un désastre. Le Tour de 1968, au cours duquel Herman Van Springel dut céder le maillot jaune au Néerlandais Jan Janssen dans la dernière épreuve contre la montre, constitua une ultime frustration. Après une traversée du désert de trente ans, Merckx serait-il le grand sauveur?

La course à l'espace entre les États-Unis et l'Union soviétique débute en octobre 1957, quand les Russes lancent leur premier satellite. L'orbite que Youri Gagarine décrit autour de la terre à bord de son *Sputnik* confirme l'avance de la Russie. Le président John Kennedy, qui a connu des moments difficiles avec l'échec du débarquement de la baie des Cochons à Cuba, comprend que la



«Décollage». «Apollo 11»
part en direction de la lune,
le 16 juillet 1969

© NASA.

situation ne peut pas perdurer. Le 25 mai 1961, il annonce que «les Américains poseront un homme sur la lune avant la fin de la décennie». Encore une bravade?

La fièvre

Comment réalise-t-on un rêve? En travaillant dur, en y croyant passionnément, en ne laissant rien au hasard. L'inspiration, associée à des litres de sueur.

Le programme américain *Gemini* fut à la mission lunaire ce que le Giro de 1969 fut pour Merckx: un exercice indispensable. Mais les deux préparations ont failli mal tourner. Lors d'une répétition au sol, la cabine de commandement d'*Apollo 1* fut ravagée par un incendie. Trois astronautes périrent. Et pendant le Giro, Merckx fut coincé pour dopage, avec une suspension à la clé.

La lune et le Tour semblaient plus loin que jamais.

—

En mai 1969, Eddy Merckx semble, comme l'année précédente, souverain pour foncer vers la victoire du Giro. Mais après un contrôle urinaire positif le 1^{er} juin à Savone, il est exclu de la course et écope d'un mois de suspension.

Merckx peut oublier le Tour. C'est seulement après beaucoup d'insistance que la sanction est levée. Sa grande aventure du Tour peut encore commencer. Le «traitement de faveur» dont le coureur belge a bénéficié n'amuse pas certains rivaux. Et l'ordre établi du cyclisme ne regarde pas d'un bon œil ce jeunot ambitieux, bien que, de l'avis général, il ne puisse pas compter sur une équipe au point.



La fameuse échappée solitaire d'Eddy Merckx lors de l'étape Luchon - Mourenx, le 15 juillet 1969.

Le Tour de France de 1969, un parcours de 4 117 km, sans jour de repos, est fait pour des concurrents endurants, expérimentés. Un casse-pattes avec les Vosges, les Alpes, les Pyrénées et le Massif central au menu. C'est l'édition la plus difficile depuis la Seconde Guerre mondiale et, pour couronner le tout, on annonce une chaleur tropicale.

C'est seulement le 20 février 1962, plus d'un an après Gagarine, que le premier Américain est mis sur orbite terrestre: John Glenn à bord de *Mercury 6*. La *Nasa* effectue alors, coup sur coup, dix vols *Gemini*. À chaque fois suit une riposte des Soviétiques, ce qui agace énormément les Américains. Le 27 janvier 1967, cela tourne au désastre. Lors d'une répétition à terre avec trois astronautes à bord, un incendie éclate dans la cabine d'*Apollo 1*. L'oxygène pur active les flammes; quatorze secondes après l'alerte incendie, les trois spationautes sont déjà asphyxiés. Une catastrophe!

Après juste un an d'interruption ont lieu de nouveaux vols *Apollo*. D'abord sans équipage, et à partir d'*Apollo 7*, avec des astronautes à bord. On frôle à nouveau la catastrophe avec le module lunaire d'*Apollo 11*: l'ordinateur fait tilt, l'*Eagle* parvient de justesse à éviter quelques sommets de la surface lunaire.

L'aventure

Les préparatifs sont terminés. Les nerfs sont tendus, il n'y a plus moyen de reculer. Les protagonistes rivalisent de concentration. Mais ils savent trop bien que, dans ce genre d'entreprise, un accident vous guette dans le moindre recoin.

Tandis que la mission *Apollo* subit les tests ultimes, le départ du 56^e Tour de France est donné le samedi 28 juin 1969. Novice sur la course, Merckx est le grand favori. Silencieux, il se rend -



Le paradis, existe-t-il aussi sur la lune ?

© NASA.

à vélo! - au départ, à Roubaix. Dans quoi se lance-t-il là? La compétition est de taille et féroce, la route semée d'embûches.

C'est avec le même trac que Neil Armstrong, Edwin Aldrin et Michael Collins rejoignent le 16 juillet la gigantesque fusée *Saturn V* qui va les emporter vers la lune. Leur fréquence cardiaque est au plus haut quand, à 9h32 heure locale, ils quittent, dans un grondement assourdissant, la plate-forme de lancement du *Kennedy Space Center*. Reviendront-ils jamais sur notre mère, la Terre?

—

Tout de suite, Merckx doit renoncer au rêve d'entrer en Belgique revêtu du maillot jaune: dans le prologue contre la montre, Rudi Altig est plus rapide de sept secondes. Mais à partir des Vosges, c'est Merckx qui, en permanence, mène le bal. L'humiliation de la concurrence atteint son comble au sommet du Tourmalet: Merckx démarre et mène jusqu'à son terme une échappée en solitaire de 140 km. La victoire finale ne peut plus lui échapper. À moins que? Merckx reste sur ses gardes. «J'ai peur de l'accident», dit-il. «Un spectateur imprudent peut me faire perdre le Tour. Je suis intérieurement hypernerveux.»

Lors de l'étape finale contre la montre, l'angoisse lui étreint le cœur: il rate le premier virage après le départ, se retrouve contre une barrière mais reste heureusement en selle. Tout pourrait-il encore mal tourner, alors que la ligne d'arrivée est en vue?

Le 16 juillet 1969, Armstrong, Aldrin et Collins se hissent dans le module de commande au sommet de la fusée *Saturn V*. Le compte à rebours peut commencer. 6, 5, 4, 3, 2, 1, 0 ... tous les moteurs fonctionnent ... «Décollage, nous sommes partis!» Le monde entier retient son souffle.



Le vélodrome de Vincennes : Merckx vient de gagner son premier Tour, le 20 juillet 1969

© Presse Sports.

Dans un vacarme assourdissant, la fusée se détache de la plate-forme. Dix minutes plus tard, la vitesse atteint déjà 28 000 km / h et cap est mis sur la lune. En cours de route, le module lunaire doit être positionné, deuxième phase cruciale de la mission après le lancement; elle est impeccablement exécutée par Aldrin.

Trois jours plus tard, Armstrong et Aldrin détachent le module lunaire de *Columbia*, module de commandement dans lequel reste Collins. Lors de la descente vers la surface lunaire, tout se passe sans problème, jusqu'à ce que les deux astronautes s'aperçoivent que l'ordinateur les conduit vers un endroit rempli de rochers. Armstrong reprend le pilotage manuel. Pendant ce temps, le carburant s'épuise. «Il ne reste plus qu'une minute, ou bien vous ne pourrez plus revenir», annonce Houston. Le pouls d'Armstrong monte à 160 pulsations par minute.

Le paradis

Qu'est ce qui envahit un homme quand il se trouve sur la plus haute marche du podium du Tour? Ou bien sur la lune? De l'émotion, la chair de poule, une boule dans la gorge? Ou est-il dépassé par ce qui lui arrive?

Le dimanche 20 juillet 1969 après-midi, à Paris, Eddy Merckx pose le pied sur le podium dans le bois de Vincennes. Il est officiellement couronné vainqueur final du Tour. Il a atteint son paradis sur terre.

Au petit matin du lundi 21 juillet, Neil Armstrong pose le pied gauche sur la lune. «Un petit pas pour l'homme, un grand pas pour l'humanité», selon ses paroles immortelles.

Le paradis existe-t-il aussi sur la lune?

—

Dans le dernier kilomètre, Merckx est encore envoyé du mauvais côté, mais fait finalement irruption, soulagé, sur la piste du vélodrome de Vincennes, sous les acclamations de milliers de Belges venus à Paris vivre ce moment historique. Dimanche 20 juillet, 17h 26' 14", quelques heures avant le jour de la fête nationale belge: Merckx monte sur le modeste podium et enfile l'ultime maillot jaune. Une vague d'enthousiasme submerge les tribunes. Le plus grand coureur cycliste de tous les temps a planté son drapeau. Une légende est née. Son retour en Belgique est un événement historique, avec une réception au palais royal de Laeken parmi les temps forts.

Environ quatre heures après la victoire de Merckx sur le Tour, à 21h 17' 43" heure belge pour être précis, arrivant de 360 000 km de distance, retentit soudain: «Houston, l'*Eagle* a aluni!»

Six heures plus tard, Neil Armstrong boucle son «sac à dos» contenant des bouteilles d'oxygène et un émetteur radio. Neuf échelons encore, et il entre dans l'histoire universelle. Alors, la civilisation vit un moment incroyable: une caméra prend l'image d'un homme qui descend prudemment vers la surface lunaire. Six cents millions de personnes regardent de par le monde. Un dernier échelon et ...

Lundi 21 juillet - 03h 56' 20" «de notre heure»: Neil Armstrong pose son pied dans la poussière lunaire. Le pas le plus mémorable qu'ait jamais fait un homme. Vingt minutes plus tard suit Aldrin. Une légende est née.

Armstrong, Aldrin et Collins seront, quelques mois plus tard, reçus eux aussi au palais royal de Laeken.

Rik Vanwalleghem

Ancien directeur du «Centrum Ronde van Vlaanderen» à Audenarde - ancien rédacteur en chef du quotidien «Het Nieuwsblad».

rik.vanwalleghem@gmail.com

Traduit du néerlandais par Marcel Harmignies.

Le parti de l'étranger

L'IMAGE DU « RÉFUGIÉ » DANS LA LITTÉRATURE NÉERLANDOPHONE D'AUJOURD'HUI

LE SORT DU RÉFUGIÉ EST DEVENU UN THÈME DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE, Y COMPRIS DES LETTRES DE LANGUE NÉERLANDAISE. QUELS SONT LES AUTEURS QUI, DANS LES PLATS PAYS, ONT EU LE COURAGE D'ABORDER LE THÈME DU RÉFUGIÉ, MONTRANT CHACUN À LEUR MANIÈRE QUE LA LITTÉRATURE PEUT APPORTER UNE PLUS-VALUE PARCE QU'ELLE SAIT OBSERVER CE SUJET SENSIBLE SOUS UNE MULTITUDE D'ANGLES DIFFÉRENTS ?

11

De nos jours, il est un thème - avec le climat et le terrorisme - qui domine et détermine l'actualité: celui de la migration. C'est surtout depuis les années 1990, qui voient le déclenchement de la guerre civile en ex-Yougoslavie, que la question des « réfugiés » en Europe est devenue un sujet aux nombreuses implications éthiques, politiques et sociales, et que les brasiers en Syrie et au Moyen-Orient ont rendu plus prégnant encore. Il est devenu l'enjeu de campagnes électorales virulentes et est aujourd'hui instrumentalisé comme jamais auparavant par les politiques, et cela sur le dos de groupes de population qui ne se doutent pourtant de rien. C'est aussi une question qui attise la rhétorique belliqueuse des populistes européens.

Que cette problématique ne soit pas sans influencer la culture et la littérature contemporaines, c'est là une quasi-évidence. La question s'est toutefois déjà posée à maintes reprises: le réfugié est-il devenu le cache-misère idéal pour l'artiste qui cherche à s'avancer armé de son engagement? Et, *mutatis mutandis*, cela vaut-il également pour le monde des lettres? S'agit-il d'un passage obligé, d'une thématique « prémâchée»? Toujours est-il qu'à l'heure actuelle les romans et récits dont les protagonistes sont des réfugiés s'accumulent. Nombre d'écrivains traitent dans leurs livres des motivations des migrants et plus particulièrement des réfugiés, des demandeurs d'asile et des sans-papiers. Ils racontent les obstacles à surmonter dans la quête d'une vie meilleure. Chose on ne peut plus logique si l'on considère que ce n'est pas d'hier que les écrivains observent les soubresauts du monde. Le sujet est au cœur de l'actualité et, de surcroît, ces dernières années les catastrophes se sont succédé sans relâche.

Cependant, les écrivains ont parfaitement compris qu'il ne leur était pas permis de se jeter tête baissée dans la littérature pamphlétaire. Mieux vaut se tenir à quelque distance des versatilités de l'opinion. On ne peut sortir de son chapeau un « récit de réfugiés », sauf à espérer marquer un point par le biais du journalisme ou de l'essai. Il y a peu, par exemple, Valeria Luiselli a braqué les projecteurs sur les enfants mexicains qui traversent la frontière entre le Mexique et les États-Unis dans son livre de non-fiction *Raconte-moi la fin*, récit des expériences qu'elle a vécues comme interprète. Mais, récemment aussi, la même Valeria Luiselli leur a consacré un roman, *Archives des enfants perdus*, où elle raconte les vicissitudes d'une famille à la dérive, dans le contexte de la



Elvis Peeters.

crise des réfugiés à la frontière du Mexique et des États-Unis. Or, les choses se présentent différemment dans un roman, qui est régi par d'autres règles: «Les récits qui trouvent leur origine dans la réalité nécessitent une plus longue période d'incubation s'ils veulent se transformer en fiction, beaucoup d'eau doit couler sous le pont avant que l'on atteigne la juste mesure», déclarait à ce propos l'auteur néerlandais Tommy Wieringa dans une interview accordée au quotidien flamand *De Standaard*.

Si l'on considère la situation d'un point de vue international, force est de constater que les ouvrages dont les réfugiés occupent la première place suffiraient à remplir une bibliothèque entière. Dans le genre, *Le Grand Quoi* de Dave Eggers représente incontestablement un jalon: l'auteur, à travers un roman, raconte l'histoire de Valentino Achak Deng, un enfant réfugié soudanais qui émigre aux États-Unis sous les auspices du *Lost Boys of Sudan Program*. Citons ensuite le très populaire Khaled Hosseini. Ce dernier a acquis une réputation planétaire grâce à son livre consacré aux atrocités vécues en Afghanistan sous le régime des talibans. En définitive, le protagoniste des *Cerfs-volants de Kaboul*, après un passage par le Pakistan, finira par débarquer aux États-Unis. Dans le roman qui lui fait suite, *Mille soleils splendides*, Hosseini évoque également les camps de réfugiés en Afghanistan.

«Voilà plusieurs siècles que la littérature prend fait et cause pour l'étranger, l'«autre», le réfugié», observait Margot Dijkgraaf dans le quotidien néerlandais *NRC*, renvoyant explicitement à l'œuvre du Français Philippe Claudel, qui n'a jamais fait mystère de son indignation quant au sort réservé aux réfugiés. Amer, humain, allégorique, factuel, pamphlétaire ou moralisateur: les angles d'attaque ne manquent pas dès lors que des auteurs se penchent sur le sujet. À quoi il faut ajouter que la question ne divise pas seulement la société, mais les écrivains eux-mêmes. Tommy Wieringa, par exemple, s'est depuis peu rangé à l'idée qu'«une frontière extérieure européenne sûre est nécessaire», ce qui est un point de vue d'adoption récente. Pour ne rien dire ici de Thierry Baudet, chef de file du parti de droite populiste *Forum voor Democratie*, qui ne répugne pas à se présenter comme écrivain.

Parmi les représentants de la littérature d'expression néerlandaise, Kader Abdolah, originaire d'Iran, fut l'un des premiers à coucher par écrit son vécu de réfugié, entre autres dans *De adelaars* (Les Aigles) et *Le Voyage des bouteilles vides*⁴. Depuis lors, les textes en prose consacrés à l'immigration sont quasiment devenus un genre en soi. Pourtant, des années-lumière séparent *Hôtel Problem-ski*², où Dimitri Verhulst s'immerge dans un centre pour demandeurs d'asile, et l'effrayant *Loiseau est malade*³ d'Arnon Grunberg ou le roman *Troisièmes noces*⁴ de Tom Lanoye. Dans ce livre l'auteur critique vivement le multiculturalisme à la flamande et l'Europe forteresse, d'une manière empreinte par moments autant d'un comique burlesque que d'une noirceur mélancolique. «Je conteste la certitude avec laquelle nous abordons la question des nationalités et de frontières», dixit Tom Lanoye.

Souvent, le réfugié offre matière à opter pour des thèmes plus vastes. C'est ce qu'a réussi à faire, par exemple, Joke van Leeuwen avec *Hier* (Ici), une parabole sur les frontières et sur les contours de la liberté. «Les frontières maintiennent une pensée de type nous / eux, ce qui ne ressortit pas exclusivement au passé. Au contraire, j'ai l'impression que ce type de pensée binaire s'est renforcé ces dernières années», déclare-t-elle à ce sujet. Jeroen Theunissen, de son côté, a introduit subrepticement le thème des réfugiés dans son roman *Onschuld* (Innocence)⁵, où l'on voit le photographe de guerre Manuel Horst se faire enlever et torturer par des djihadistes dans le guêpier syrien avant, la chance aidant, de parvenir à s'échapper. Il est très peu disert à propos de sa nouvelle liberté, assure qu'il n'a nul besoin d'un soutien posttraumatique et tombe amoureux de Nada, une réfugiée syrienne. Il rentre avec elle en Belgique, où il leur faut batailler pour se construire une nouvelle existence avec le jeune fils de Nada, Basil. Mentionnons également Rosita Steenbeek, auteure de *Wie is mijn naaste?* (Qui est mon prochain?), un ouvrage engagé non fictionnel s'apparentant au reportage et consacré à l'accueil des réfugiés à Lampedusa, en Sicile et au Liban.

Présenter un miroir au lecteur

Venons-en à trois œuvres néerlandaises en prose qui traitent du thème des réfugiés d'une manière beaucoup plus directe et qui, pour se baser sur un récit nettement personnel, n'en parviennent pas moins à donner à cette problématique une portée universelle.

Elvis Peeters (° 1957) - qui écrit ses romans en collaboration avec son épouse Nicole Van Bael - est un de ces auteurs flamands qui abordent régulièrement ce thème avec maestria, quoique sans menacer quiconque d'un doigt moralisateur. Plus d'une fois on trouve chez lui un penchant pour l'allégorie et un ton pessimiste. Son roman *De ontelbaren* (Les Innombrables, 2006) possédait déjà tous les traits d'une saga apocalyptique, où les rapports entre le pauvre et le riche se trouvaient analysés jusque dans leurs ultimes conséquences. Les inégalités se traduisent par un afflux de réfugiés voulant gagner la riche Europe, un coup de semonce devant la menace que représente l'impuissance des politiques à contrôler la situation et qui trouve un écho dans le malaise de la population. *De ontelbaren*, du récit personnel qu'il est au début, évolue vers l'allégorique. Avec *Brood* (Pain, 2018), Elvis Peeters a plutôt procédé à rebours, rompant une lance pour un réfugié, un vagabond solitaire qu'il scrute au profond de l'âme, ce qui donne lieu à un roman bref et intense. L'auteur se projette dans l'esprit d'un garçon anonyme qui s'enfuit d'un pays (africain?) non spécifié. Sur le chemin de l'exil, ses efforts pour obtenir une vie meilleure se voient contrecarrés. Il est contraint de chercher son salut en Europe. Son village et son pays sont de plus en plus en proie aux violences de la guerre (ethnique?). Les champs, les hameaux, les maisons et les humains sont systématiquement anéantis. «Je dois choisir la langue dans laquelle oublier ce que je



Tommy Wieringa.

préfère ne pas raconter. Ce que je veux chérir, je n'ai pas le droit de le laisser se perdre dans une autre langue», se dit le jeune garçon d'une maturité très précoce.

Sa mère et ses trois sœurs cadettes sont les premières à partir, à bord d'un pick-up. Lui, en compagnie de son père, de son frère et de sa sœur plus âgés, demeure près de la ligne de feu, faute qu'ait pu être rassemblée la somme indispensable pour payer les trafiquants d'êtres humains. Au début, le jeune garçon travaille encore dans un magasin, où il est chargé de remplir les rayons. Mais les barrages, les hommes armés et les hélicoptères survolant la région, qui sont devenus son lot quotidien, finissent par rendre la chose quasiment impossible. Le jour où le magasin est détruit par un bombardement, le jeune garçon perd son emploi et se trouve réduit à s'occuper du ménage à la maison. Le départ devient inéluctable. Petit à petit, la famille est contrainte de se disloquer pour que l'on ne découvre aucun lien entre ses membres.

Sur la route, les privations se multiplient, en regard desquelles un petit doigt devenu insensible est encore une souffrance infime. À la fin, il ne lui reste plus qu'un croûton: «Si je le mangeais, je saurais à la seconde même: après, il n'y a plus rien. Je ne mangeais pas à crédit. J'investissais dans l'espoir.» Une fois parvenu en Europe, il s'invente une nouvelle identité et reste muet sur son passé. Profil bas, tel est le mot d'ordre. Le désir d'être comme tout le monde et d'exercer un métier (boulangier) est grand. Mais les codes échappent au garçon. C'est particulièrement manifeste le jour où il se retrouve sur une vaste place et que, pendant le feu d'artifice, sa main s'égaré entre les jambes d'une fille.

Dans *Brood*, Elvis Peeters pratique une fois de plus le style qui lui est si coutumier: phrases affûtées à loisir et nombreux interlignes. Il ne nous fait pas grâce des détails scabreux des viols, des violences guerrières et des souffrances accumulées, selon la technique éprouvée de ses précédents livres *Wij* (Nous autres), *Dinsdag* (Mardi) et *Jacht* (Chasse). Il sait qu'un récit sans complai-

sance garantit un effet maximal. Systématiquement, il ajoute des touches de symbolique. Le vaillant jeune homme s'agrippe au ciel étoilé et surtout aux hirondelles pour qui le jour, en toutes circonstances, est un perpétuel recommencement. «Les hirondelles étaient une balise, le signe que tout ce malheur allait finir et que la vie serait encore la vie, en fin de compte.» Comment faire pour devenir maître dans l'art de la combine? Il commence à se dire qu'il a atterri dans un *man's land* illégal et traumatisant.

«Un roman n'a pas pour mission de faire la leçon. Mais de présenter un miroir», a déclaré Elvis Peeters à l'occasion de nombreuses interviews. À bien des égards, *Brood* a pu passer pour un addendum à son précédent «roman de réfugiés», *De ontelbaren*. L'auteur veut-il provoquer chez nous un électrochoc? Peut-être. Ce qui est sûr, c'est que *Brood* touche un nerf à vif. Voilà un roman qu'on lit avec le cœur qui saigne. Et pourtant, il y a quelque chose de prévisible (et en même temps de tragique) dans ce récit. On a très tôt l'intuition que le protagoniste ne s'acclimatera pas en Europe. Quant aux allusions à la célèbre nuit de la Saint-Sylvestre de Cologne, difficile de passer à côté. Dans la conclusion, Elvis Peeters semble endosser des habits de moraliste, malgré son aversion pour la «littérature pamphlétaire». *Brood* est somme toute un livre qui comporte des traits éducatifs et qui, à ce titre, peut rendre de signalés services dans l'enseignement.

Des thèmes universels

En 2013, Tommy Wieringa (° 1967)⁶ a obtenu le *Libris Literatuurprijs*, une importante distinction littéraire dans la néerlandophonie, pour *Voici les noms*⁷, où la question de la migration prend des allures quasiment bibliques. Lui non plus, cette problématique n'a cessé de l'occuper. Il lui a consacré le bref roman *De dood van Murat Idrissi* (La Mort de Murat Idrissi), «comme pour insister sur le fait que la migration, le déracinement et l'exil plongent jusqu'aux racines de notre histoire», ainsi qu'on a pu le lire dans le quotidien *de Volkskrant*.

Des dizaines de sans-papiers en quête d'une vie meilleure qui se noient en Méditerranée après une traversée périlleuse sur des rafiots de fortune. Les cadavres de réfugiés le long des autoroutes espagnoles, balancés de la voiture après que des passeurs ont échoué dans leurs missions. Il y a beau temps déjà que l'enfer aux frontières de la forteresse Europe ne fait plus la une des journaux, sauf dans ces cas où une image iconique sort du lot, comme celle du corps échoué sur la plage du jeune Aylan. Il y a une dizaine d'années, Tommy Wieringa a été choqué par ce genre de nouvelle, dont la brièveté n'enlevait rien au macabre, à propos des conséquences fatales d'un trafic d'êtres humains en Espagne. Dans *De dood van Murat Idrissi*, l'auteur nous raconte l'histoire d'Ilham et de Thouraya, deux jeunes Néerlandais-Marocaines qui tombent de Charybde en Scylla. En vacances dans leur pays d'origine, elles sont - sans grande résistance - enrôlées par des trafiquants d'êtres humains. Saleh, un débrouillard de première, «né pour l'économie informelle», parvient à les convaincre de passer clandestinement un jeune migrant marocain de dix-neuf ans. Hélas, la traversée en ferry entre Tanger et Algésiras ne se déroule pas comme prévu. À l'arrivée, il apparaît que Murat est mort asphyxié. Les trafiquants choisissent aussitôt de prendre la clé des champs, emportant dans leur fuite l'argent promis. Comment les deux jeunes filles, désespérées et sans le sou, vont-elles se débarrasser du cadavre?

En 2004, Tommy Wieringa a étudié de près le procès des deux amies en Espagne. Dans un premier temps, il avait du reste caressé le projet de les interviewer, mais la chose ne s'est jamais faite. Malgré cela, l'histoire a continué à le hanter, aussi le nouveau roman qui en est né peut-il se



Rodaan Al Galidi

photo S. Ligtenberg.

lire comme un «appendice» de *Voici les noms*, où il transforme le thème de la migration en une épopée aux ramifications bien plus importantes, aux frontières de l'apocalyptique.

L'auteur ouvre son roman par une fresque exaltée où il évoque la naissance de la Méditerranée et celle du diabolique et tumultueux détroit de Gibraltar. Cette ouverture haute en couleurs se poursuit par un récit oppressant dont l'issue nous est immédiatement livrée. Le ton se fait aussitôt plus sobre et plus tendu. De courtes phrases nous poussent en avant. Au fil des pages, nous apprenons comment Ilham, la sceptique, et Thouraya, l'entrepreneuse et l'opportuniste - parce que constamment à court d'argent - tombent presque sans s'en rendre compte dans les filets de Saleh, le garçon «à la bouche impérieusement retroussée». Tommy Wieringa nous montre, au moyen de dialogues cinglants, comment de modestes décisions, qu'un début de hochement de tête suffit à confirmer, sont lourdes de conséquences tragiques. Ou, pour rejoindre Ilham dans ses considérations: «Elle a pris la vie de Murat Idrissi. Elle l'a prise par son acceptation. Son «oui» a été son arrêt de mort. Une âme pour une âme: revanche symétrique.» Kilomètre après kilomètre, ses remords vont s'accroissant.

De dood van Murat Idrissi se déroule sous la chaleur de plomb des plaines arides du sud de l'Espagne, dans un décor de ports de transit, d'autoroutes, de relais routiers et d'*Etap Hôtels*. Tommy Wieringa place ses personnages sous une «cloche de malédiction», les laissant, si l'on ose dire, mijoter à l'étuvée: la chorégraphie de la fatalité n'offre visiblement aucune échappatoire.

L'écrivain ne se contente pas de jeter un regard impitoyable sur cette cour des Miracles de boiteux et de camés, ces individus délurés, qui en un clin d'œil font profit de l'éternel désir d'une vie meilleure. Dans son roman, il met aussi le doigt sur le phénomène du déracinement. Ilham et Thouraya sont de jeunes Marocaines qui ne sont plus chez elles où qu'elles aillent. Voyageant dans leur pays d'origine, elle ne se sentent pas à leur place, aux Pays-Bas elles ne sont que des citoyennes de seconde zone, aussi forte que soit leur envie de s'intégrer. À cela vient s'ajouter leur vaine tentative de couper les ponts avec une famille étouffante. Dilemmes cornéliens apparemment sans issue. Sauf à se résigner. Au passage, Tommy Wieringa prouve une fois de plus quelle

force roborative possède la littérature et comment un écrivain talentueux peut puiser dans une étude de cas des thèmes universels.

«Un mensonge impeccable vaut mieux qu'une vérité embrouillée»

Tant Elvis Peeters que Tommy Wieringa s'emparent de l'actualité comme d'un terreau littéraire. Chez Rodaan Al Galidi (° 1971), nous trouvons un auteur dont la matière première est constituée de ses propres expériences. Connue de longue date pour son utilisation d'images voluptueuses et grandiloquentes, dans *Hoe ik talent voor het leven kreeg* (J'ai développé un talent pour le vie) il a cependant cherché une forme propre à rendre ses neuf années de séjour dans un centre d'accueil pour demandeurs d'asile. D'un ton nécessairement plus léger aussi bien que grinçant, le livre est devenu à juste titre un bestseller de la littérature néerlandaise.

Ce roman tragi-comique, il faut le dire, va droit au but. En évitant toute forme de pathos ou de sentimentalité, il tranche dans le vif. Dès les premières pages, Rodaan Al Galidi trouve le juste équilibre entre distanciation et implication. Il agrémente son récit d'un humour amer et d'une voix off inimitable qui lui permettent de se dissimuler derrière le personnage de Semmier Kariem. N'empêche qu'il est clair comme le jour que l'auteur s'inspire de son propre vécu. «Ce livre est du domaine de la fiction pour celui qui ne peut y croire, mais du domaine de la réalité pour celui qui est ouvert à ce qu'il raconte», déclare l'auteur.

À l'époque, Rodaan Al Galidi, qui a reçu une formation d'ingénieur du bâtiment, a fui l'Irak pour échapper à l'enrôlement obligatoire dans l'armée sous le régime de Saddam Hussein. Ce n'est qu'au terme de six années d'errance, entre autres en Jordanie, en Turquie et en Malaisie, qu'il débarque, en 1998, à l'aéroport de Schiphol, où il demande l'asile. Son séjour interminable dans un centre d'accueil pour demandeurs d'asile semble avoir été le cadet de ses soucis. «Qu'avais-je à faire d'un titre de séjour? Au diable le titre de séjour! Quand cela fait des années que vous n'avez pas mangé dans un restaurant chic, vous ne pensez pas aux entrées et aux desserts. Vous voulez manger, peu importe quoi. Enfin j'étais en sécurité!» Neuf années durant, il s'applique à y tuer le temps en compagnie de cinq cents autres. Il y apprend le néerlandais - d'abord grâce à une fille de dix ans qui lui enseigne les mots -, commence à écrire et obtient sa régularisation en 2007. Mais, bizarrement, Rodaan Al Galidi, écrivain reconnu depuis 2011, échoue à son examen de naturalisation et vit depuis lors sous la menace d'une expulsion.

L'écriture d'un livre, à la table d'une recyclerie, s'est révélée un accouchement difficile. Rodaan Al Galidi avait en effet enfermé dans un coffre-fort mental la période passée au centre d'accueil. Il aura fallu un entretien avec l'écrivain Adriaan Van Dis, lequel l'a exhorté à écrire chaque semaine un e-mail sur un sujet spécifique, pour qu'il puisse lâcher la bonde à ses émotions. «C'est lui qui a vraiment accouché chaque page», peut-on lire dans l'introduction. Parfaitement lucide sur sa position peu enviable, Rodaan Al Galidi adopte néanmoins la perspective de l'étranger, comme un entomologiste qui serait son propre objet d'étude. Mais les fonctionnaires du Service d'immigration et de naturalisation, ainsi que le personnel du centre d'accueil, avec toutes leurs manies et leurs goujateries, sont eux aussi minutieusement dépeints. Tout commence lors de la demande d'asile de l'auteur: le personnel brille par ses inconséquences et un babélisme qui n'est pas loin d'atteindre des dimensions démoniaques. L'honnêteté est-elle bonne? «La vérité est mortelle.» Ou, pour reprendre les termes de Rodaan Al Galidi: «Aux Pays-Bas, j'ai appris une chose: ce qui compte, c'est de remplir les cases du formulaire. Un mensonge impeccable vaut mieux qu'une vérité embrouillée.» L'écrivain

raille plus d'une fois la manie de l'organisation propre aux Néerlandais, épinglant souvent les situations absurdes qui en découlent. Il s'étonne par ailleurs du contraste qui voit alterner la parfaite froideur des fonctionnaires néerlandais en poste et les élans de cordialité de l'homme de la rue.

Bien que Rodaan Al Galidi se base sur ses errances à travers le monde, ce qui forme le cœur de *Hoe ik talent voor het leven kreeg*, ce sont la faune et la flore bigarrées des demandeurs d'asile et des aventuriers. Le livre regorge de gags involontaires. À coup sûr, les scènes où l'on tente de familiariser les demandeurs d'asile avec l'utilisation d'un vélo sont un des temps forts du roman. L'ennui pousse les résidents du centre d'accueil à faire toutes sortes de cabrioles. L'amour furtif et la séduction fonctionnent comme autant de mécanismes de distraction, cependant que le suicide reste monnaie courante. Par ailleurs, Rodaan Al Galidi observe qu'à chaque fois que surgit un problème dans les environs du centre d'asile, ce sont les demandeurs eux-mêmes qui sont les dindons de la farce. Et donc, le centre continue à être une prison dont, même si les portes sont ouvertes, il est préférable de ne pas sortir.

Le récit intérieur de Rodaan Al Galidi nous présente un miroir grinçant. Étant donné que l'auteur n'a pas l'ambition de nous livrer une dénonciation en forme de prêche mais veille à maintenir sans exagération les faits sous l'éclairage d'une ironie à froid, son degré de causticité est particulièrement élevé.

Ainsi donc les preuves nous sont fournies que la littérature peut offrir une évidente plus-value quand il s'agit d'étudier un thème actuel sous une multitude d'angles. Que le thème des réfugiés ne se laisse pas réduire à une polarisation en noir et blanc mais autorise de nombreuses variantes de gris, et qu'une approche nuancée du phénomène de la migration soit hautement recommandable, ne serait-ce pas là le fil rouge de ce petit inventaire de la «littérature de réfugiés» en langue néerlandaise? Et ne faut-il pas voir dans l'écrivain le sismographe hypersensible d'un monde en mouvement?

Dirk Leyman

Critique littéraire.

dirk.leyman@skymet.be

Traduit du néerlandais par Christian Marcipont.

Notes

- 1 Titre original : *De reis van de lege flessen*. La traduction française, signée Anne-Marie de Both-Diez, a paru aux éditions Gallimard de Paris en 2001.
- 2 La traduction française, signée Danielle Losman, a paru aux éditions Bourgois de Paris en 2005 (voir *Septentrion*, XLV, n° 1, 2016, pp. 15-23).
- 3 Titre original : *De asielzoeker*. La traduction française, signée Anita Concas, a paru aux éditions Actes Sud d'Arles en 2006 (voir *Septentrion*, XXXV, n° 4, 2006, pp. 3-11).
- 4 Titre original : *Het derde huwelijck*. La traduction française, signée Alain van Crugten, a paru aux éditions de la Différence de Paris en 2014.
- 5 Voir les extraits en traduction française parus dans *Septentrion*, XLIV, n° 2, 2015, pp. 44-48.
- 6 Voir *Septentrion*, XL, n° 1, 2011, pp. 54-63.
- 7 Titre original : *Dit zijn de namen*. La traduction française, signée Bertrand Abraham, a paru aux éditions Actes Sud en 2015.